

## STATION SAOUZELONG - MONIQUE FRYDMAN

Née en 1943 à Nages dans le Tarn, Monique Frydman fréquente l'Ecole des Beaux-arts de Toulouse, où elle vit de 1945 à 1963 avant de s'installer à Paris en 1964. Elle cesse de peindre entre 1967 et 1971. Elle vit et travaille aujourd'hui à Paris et à Senantes en Picardie. Son oeuvre a été présentée dans de nombreux musées et galeries dans le monde : au musée Matisse de Nice en 1996, puis au musée Matisse du Cateau-Cambrésis en 2006 ; aux musées de l'abbaye Sainte-croix des Sables d'Olonne, de Caen, à la Fondation Cartier, aux Etats-Unis, en Europe ( Suisse, Belgique, Italie, Allemagne, Espagne, Portugal), en Australie, au Japon, en Inde ... Ses œuvres figurent dans de grandes collections publiques et privées et, avant le métro de Toulouse, elle a répondu à plusieurs commandes publiques, notamment en 2007, pour la réouverture de la Galerie de la Manufacture des Gobelins, avec une installation intitulée « Le mur des lisses ».

Voilà un peintre, vivant la peinture comme une langue où habiter, mais qu'il faut sans cesse réinventer dans une relation active au monde. Car Monique Frydman, est le contraire d'une artiste du retirement. Elle a commencé très jeune des études de « Torses » qui deviendront bientôt le symbole d'un engagement pictural et politique, accompli dans le cadre du collectif « Femme/Art » où elle milite avec d'autres artistes comme Léa Lublin ou Michèle Katz pour affirmer la réalité de la présence créatrice des artistes femmes et lutter contre son occultation. Ses « Torses » révèlent une peinture du corps puissante et violente, libre et semblant projetée sur le papier. Ecrivant avec force sur la perpétuelle énigme de la peinture, elle a su en analyser les problématiques tout en préservant les conditions d'un plaisir de peindre et d'une expérimentation sensible de ses données physiques. Utilisant des supports, des matériaux et des médias différents : papiers de soie, toiles de lin, papiers peints sérigraphiés, textiles, dentelles, porcelaine, selon de multiples modalités : dessin, peinture, tapisserie, sérigraphies, fusain, craie blanche, encre de Chine, pastels, collages, arrachages-collages, empreintes, elle chemine entre matière et couleurs, entre hasard et détermination pour donner jour à l'œuvre peinte. Comme la chair même dont Willem de Kooning disait qu'elle « est la raison pour laquelle fut inventée la peinture à l'huile », la couleur est au cœur de sa démarche, pour lui donner corps, entre possession et dépossession, dans une liberté qui convoque le hasard et ne craint pas de perdre pied. « Matisse ne perd pas pied, jamais. -explique-t-elle au Cateau-Cambrésis- Mon expérience du tableau est toute autre. Elle puise à une origine qui n'est donnée nulle part, qui n'a pas d'existence visible, qui n'est

identifiable à aucune entité, à aucune autorité. C'est à travers les matériaux de la peinture (la toile, les pigments, les instruments du dessin et de la couleur) et les actes picturaux qu'elle engage, qu'elle prend corps. Tout mon effort revient à faire exister quelque chose qui se dérobe à son origine mais persiste dans l'éclat de la ligne et la somptuosité des couleurs. Je me suis aperçue, au cours de ce dialogue avec Matisse, que j'étais d'une certaine façon plus proche de Bonnard, pour qui tout échappe tout le temps. Son jaune, au moment où il est saisi, dans son incroyable splendeur - et Bonnard le saisit comme un cadeau - peut lui échapper. Matisse aussi travaille à ce ravissement, mais une fois qu'il a fait sien un rouge, un bleu ou un noir, il lui appartient. Tandis que pour moi la peinture est toujours dépossession et affirmation, avec ce qu'une telle opposition implique parfois de jubilation. » Cette réflexion - on se rappellera qu'une toile de Monique Frydman s'appelle « Eloge du jaune »- éclaire une approche exigeante de la peinture et de ce qui en est l'origine. Exprimer la peinture dans sa plénitude ne passe pas par un récit qui mènerait à une fin et empêcherait l'improbable et les finalités sans fin mais nécessite au contraire une capacité à autoriser le désordre en imposant des règles aléatoires. La peinture existera alors, qu'elles qu'en soient les causes, toute entière dans l'expression de soi. « Les accidents du travail, [...] sont plus beaux que les mariages de raison. » proclamait André Breton. Des éléments aléatoires apparaissent dès les années 70 avec des reports de traces à travers des papiers de soie. En 1994, pour peindre « La Grande Arabesque Orange » Monique Frydman utilise pour la première fois des empreintes de cordes, qu'on retrouvera dans la suite des « Sombres » en 1999. En 1995, « Les Dames de Nage » semblait faire la nique au hasard, le mot « nage » désignant un support d'aviron permettant à la rame de godiller, mais rappelant aussi le nom du village de naissance de l'artiste, la liquidité même de ses couleurs et l'ondoiement des formes. Les « gabarits » (terme préféré à celui de pochoir) d'abord découpés selon les lignes des cordes jetées sur le sol, seront ensuite, dans la série « Révélé », liés à une autre forme de hasard, leur découpe étant laissée à la discrétion d'un assistant. Cet équilibre entre l'aléatoire et le contrôle ne serait rien d'autre qu'un jeu si n'apparaissait pas entre les mailles et les lignes et dans le recouvrement de la toile, une vision et une œuvre inscrite avec splendeur dans une création unique, n'appartenant qu'à Monique Frydman.

A Toulouse, dans la station Saouzelong, elle est intervenue -avec le concours expert des maîtres verriers de l'Atelier Duchemin- sur le mur courbe de la salle des billets et sur les verrières zénithales. Une paroi de verre en triptyque (de 7 x 6 m) éclairée par l'arrière est disposée sur le mur courbe. La fluidité de la peinture y crée un espace immatériel ou entrelacs et arabesques évoquent « le lien » et des formes légères et dansées. Les

verrières zénithales teintées de rose et de jaune diffractent leurs couleurs sur les parois latérales et sur le plafond.

François Barré

Livre *Joindre et rejoindre. L'art et le métro de Toulouse*. Ed. Panama Musées